

S. n. 28712

A 744

Paris (rue de Noursault 19)

31 mars 1851

Mon cher ami

Je vous remercie mille et mille fois de
votre ~~mon~~ souvenir et de la bonne idée que
vous avez eue de m'envoyer votre nouvel
ouvrage. Je l'ai déjà lu avidement
et bien goûté dans la composition purement
musicale. Malheureusement mon ignorance
de la langue allemande m'empêche d'apprécier
le mérite d'expression qui, je n'en doute
pas, existe en outre dans vos mélodies, et
de saisir le lien étroit qui les unit à la
poésie. J'irai voir ce pauvre Meine
un de ces jours, persuadé qu'il apprendra
avec plaisir que vous ayez publié un

telle collection, sans négliger, comme
tant d'autres l'on fait, d'y mettre son nom.

Il est toujours à demi mort, et toujours
aussi vivant par la tête. Il a l'air
d'être à la fenêtre de sa tombe pour
regarder encore le monde dont il ne fait
plus partie et se moquer de lui.

Dans l'une de ses dernières visites que je lui
ai faites, en m'entendant annoncer, il
me cria de son lit cette triste et
charmante épigramme: « Quoi! Neillioz!
vous ne m'avez donc pas oublié!
toujours original!! »

Mélan oui, c'est une grande originalité
dans cet affreux Paris, de ne pas oublier
les absents, les demi-morts et les morts!
Ne doutez pas, mon cher de Wesque, que je
possède au moins celle là. Je pense bien
souvent à vous, et toutes les marques
d'affection que vous m'avez données pendant
mon séjour à Vienne, me sont présentes
et chères comme si je les eusse reçues hier.

Mais quelle vie que la mienne ici ! quel
incessant tourbillon ! jamais un instant de
loisir, de calme rêverie ; toujours courir, ou
travailler à la hâte ; toujours vibrer, toujours
bouillir ; toujours contenir des indignations
bouillonnantes ; ~~chaque~~ chaque matin, après quelques
heures d'un sommeil plus ou moins ~~inquiet~~,
revenir dans ce monde froidement agité, en
frémissant comme un fer rouge qu'on
plonge dans l'eau ; Et toujours trébucher
en marchant sur des serpents et des crapauds !...
.... Oh ! si j'étais libre, libre par la moindre
aisance, avec quel bonheur j'irais demain
m'embarquer pour Palma ou l'Énéryffe
pour y dormir au ~~soleil~~ soleil de ces îles
Fortunées, et parmi ces bonnes ^(qui les habitent) gens, insoucieux
de la fièvre de l'art !.... Oh la mer ! la
mer ! l'espace libre ! la grande lumière !
la chaleur ! la puissante végétation tropicale !
le silence !.... la vie animale ! !..

Landon, mon cher ami, de
me laisser aller à cette sottise apostrophique, ~~malade~~
je suis vraiment malade, vous le voyez.

Rappelez-moi au souvenir de votre charmante
famille, à celui de M^{me} de Werque et de votre
frère et croyez-moi toujours votre bien dévoué
et affectueux Hector Berlioz

Mais quelle vie que la mienne ici ! quel
 incessant travail ! jamais me reposant de
 l'effort de cette énergie, toujours courir en
 travail à la tête, toujours m'efforçant
 d'avancer, toujours content de l'indignation
 de l'humanité ; ~~et~~ chaque instant, après chaque
 heure à l'ouvrage plus un instant **industriel**,
 sentir, dans ce monde travaillé, en
 travaillant comme en fer forgé, de
 l'usage sans l'air ; et toujours travailler
 en marchant sur les bords et les courants...



... Oh ! si j'étais libre ! si j'étais
 libre, avec de l'air et de l'eau
 et de l'air et de l'eau et de l'air
 pour y donner un **bon** travail de ce
 et donner et donner et donner et donner
 de la fièvre de l'air ! de la fièvre de
 l'air ! l'air libre ! la grande lumière !
 la chaleur ! la puissance végétative, tropicale !
 le silence !... la vie animale...

Je suis vraiment malade, mon cher
 Papey, moi en l'absence de votre charant
 à l'air de M. de W... et de votre
 et de votre...